

la fuite, et qu'au jour fixé on pût en massacrer le plus grand nombre. Le Pho-Bàng-Hiêu, qui est aujourd'hui à la tête des rebelles au Quảng-Nam, parcourut les districts du centre et du sud, et réussit par ses paroles mielleuses à tromper un bon nombre. Un ancien grand mandarin du village de Nai-Hiêu, près Tourane, voulut tromper de même le district du P. Maillard. Il se rendit dans un village païen auprès de Phù-Thông, et de là se fit annoncer et demanda à voir le Père. Celui-ci lui fit répondre que, s'il rentrait chez lui, il n'en sortirait pas. Nous verrons ce mandarin diriger le 18 octobre une attaque contre Phù-Thông, et succomber dans une bataille au col de Lóc-Hoà. Les grands mandarins de la citadelle protestaient au commandant Le Gouec de leur dévouement à la France, et répondaient de la vie des chrétiens, se faisant forts de tenir tête aux lettrés et de maintenir la paix. Or, ils ont fait comme partout ailleurs : sans opposer la moindre résistance, ils ont ouvert la porte de la citadelle au premier chef de lettrés qui s'est présenté. A les entendre pourtant, c'étaient les missionnaires qui compromettaient la paix par leurs préparatifs de défense. Ils s'en plaignaient, et, chose pénible à dire, leurs plaintes trouvaient de l'écho à Tourane, où cependant on n'ignorait pas ce qui s'était passé dans les provinces du sud. D'une façon ou d'une autre, éviter un blâme était impossible : ceux des missionnaires qui ont succombé ont été blâmés pour n'avoir pas su organiser la résistance, et ceux qui l'ont organisée et se sont défendus, ont été blâmés aussi pour avoir mis le trouble dans le pays par leurs préparatifs de défense.

Trà-Kiêu fut cernée le 1^{er} septembre 1885, lendemain de la prise de la citadelle par les lettrés. La chrétienté n'était certes guère en état de se défendre ; le P. Bruyère s'était fait illusion sur la violence et la persistance de l'attaque. Il se figurait qu'elle ne serait pas plus terrible qu'à Trung-Son, au Tú-Ngai, où huit à neuf cents chrétiens, en comptant les vieillards et les enfants, avaient pu résister aux lettrés pendant plus d'un mois. Pour lui, il s'agissait de tenir pendant deux ou trois jours pour donner aux Français le temps de venir à son secours. Le capitaine Ducrès lui avait formellement promis de voler à sa défense, aussitôt qu'il le saurait